IV





Pawlicki Stefan,

Abrégé de la doctrine philosophique
de Benoît de Spinoza
R. 1864.

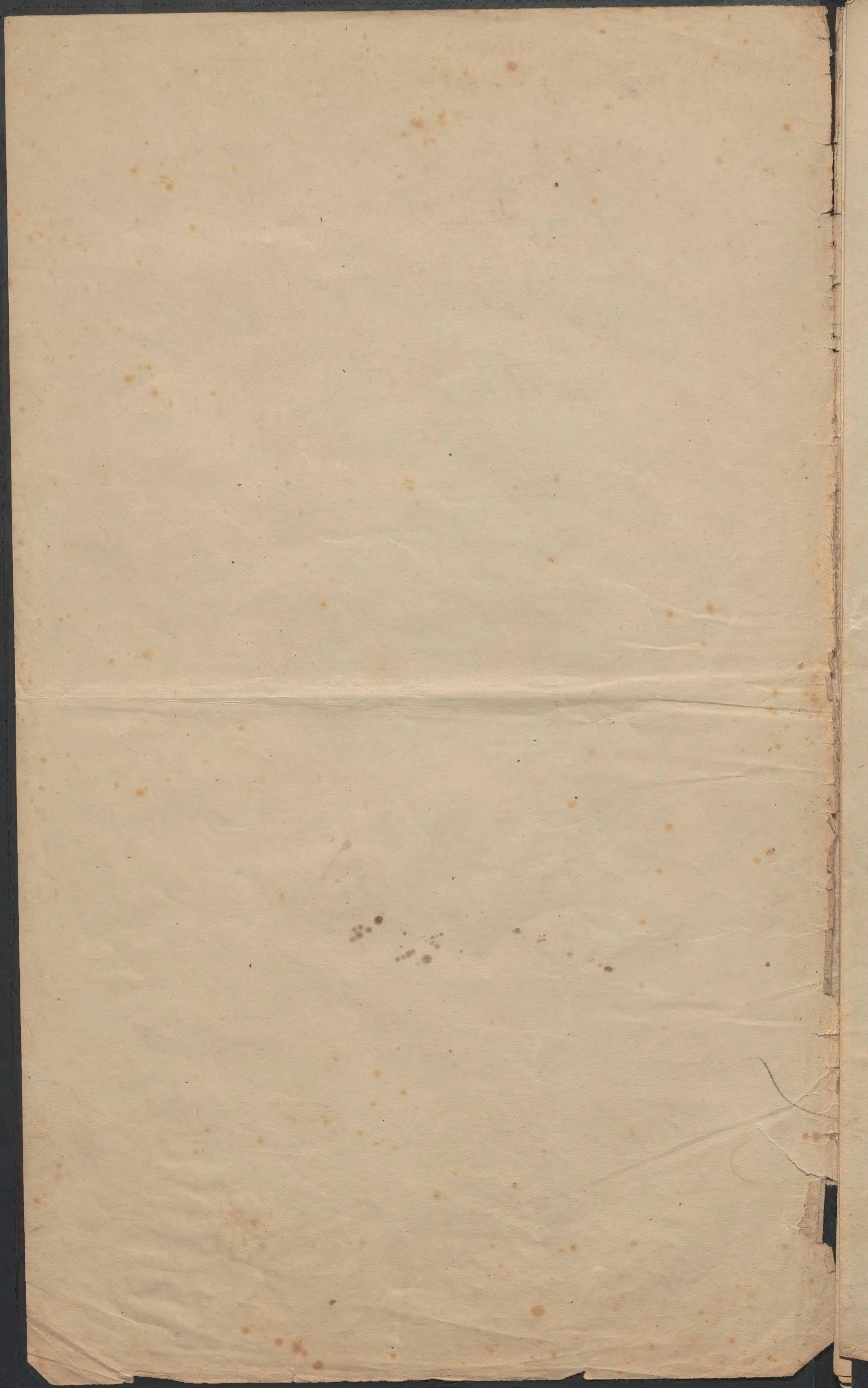
Abrégé
de la doctrine philosophique
de
Benoît de Spinoza.

par

Etienne Pawlikowski

Cinq feuilles.

Rogalin pendant l'été 1864



Spinoza

Quatre définitions fondamentales :

Substance est ce qui est en soi et est conçu par soi, c'est à dire ce dont le concept peut être formé sans avoir besoin du concept d'aucune autre chose.

Attribut est ce que la raison conçoit dans la substance comme constituant son essence.

Mode sont les affections de la substance ou ce qui est dans autre chose et est conçu par cette même chose.

Dieu est un être absolument infini, c'est à dire une substance constituée par une infinité d'attributs infinis dont chacun exprime une essence éternelle et infinie.

Il est de la nature de la substance de se développer nécessairement par une infinité d'attributs infinis infiniment modifiés.

Dieu, c'est à dire une substance constituée par une infinité d'attributs dont chacun exprime une essence éternelle et infinie, existe nécessairement.

De la nature de Dieu.

Dieu, c'est la substance : en d'autres termes, l'être en soi et par soi, l'être parfait.

L'être de la substance étant infini, il s'exprime nécessairement par une infinité d'attributs. – De cette infinité d'attributs nous n'en connaissons véritablement que deux, l'étendue et la pensée. Après avoir dit : Dieu est, il est l'étendue, il est la pensée, notre science positive de Dieu est épuisée. L'homme peut approfondir à l'infini cette triple connaissance, mais il est dans une impuissance ~~absolue~~ éternelle d'y rien ajouter. Notre science de la nature divine est contenue tout entière dans ces trois propositions :

Dieu est l'existence absolue, ou, ce qui est la même chose, l'activité ou la liberté absolues.

Dieu est l'étendue absolue.

Dieu est la pensée absolue.

Nous ne connaissons qu'infiniment peu les attributs de la substance infinie, puisque nous n'en pouvons atteindre qu'un certain nombre et qu'elle en possède un nombre innombrable, une infinité. Mais nous concevons parfaitement, nous comprenons dans son fond, nous connaissons enfin d'une connaissance adéquate l'essence de la substance. Comment, en effet, savons-nous que la substance a une infinité d'attributs ? Parce que nous voyons clairement et distinctement son essence qui les contient.

Dieu est étendu et toutefois incorporel.

Dieu pense et il n'a pas d'entendement.

Dieu est actif et libre et il n'a pas de volonté.

De l'étendue de Dieu.

L'étendue est un attribut de Dieu ; l'étendue est infinie, et ce qui est infini ne peut être que Dieu ou un attribut de Dieu.

Dieu est à la fois étendu et indivisible.

Il faut distinguer l'étendue finie, qui est proprement le corps et l'étendue infinie qui seule convient à la nature de Dieu.

Dire que Dieu est étendu, ce n'est pas dire que Dieu ait longueur, largeur et profondeur, et se termine par une figure. Car alors Dieu serait un corps, c'est à dire un être fini ; ce qui est l'imagination la plus grossière et la plus absurde qui se puisse concevoir. Dieu n'est pas telle ou telle étendue divisible et mobile, mais l'étendue en soi, l'immobile et indivisible immensité.

Les corps sont de purs phénomènes, de simples déterminations de l'espace pur, des manifestations fugitives d'un fond qui seul est durable et subsistant. Cet invisible fond, c'est l'étendue. L'étendue est donc réelle comme les corps, et infiniment plus réelle encore. Réelle, et infinie, l'étendue manifeste Dieu, elle est Dieu même.

Il y a trois degrés dans l'infinité. Au premier degré on doit placer ce qui est absolument infini par la vertu de son essence, c'est à dire ce qui est l'infini même, Dieu. Au second degré se trouvent des infinis relatifs et déterminés, qui ne sont point infinis par la force de leur essence, mais par celle de la cause qui les produit ; par exemple, la pensée et l'étendue infinies. Enfin il y a encore une espèce inférieure de choses infinies, celles qui ont des limites, mais dont les parties ne peuvent être égalées ni déterminées par aucun nombre, quoique l'on sache le maximum ou le minimum où ces parties sont comprises ; par exemple une ligne finie a un nombre infini de points ; une durée finie comprend une infinité d'instants.

L'infini absolu n'a absolument aucune limite, aucune détermination. L'infini relatif est illimité, mais en même temps déterminé dans son être. L'infini du troisième degré est à la fois déterminé et limité dans son être, il n'est illimité que dans ses parties.

De la pensée de Dieu.

Dieu est la pensée absolue, comme il est l'étendue absolue.

L'objet de la pensée divine, en tant qu'absolue, c'est Dieu lui-même, c'est-à-dire la substance.

La pensée divine est absolument indéterminée ; et son objet, c'est l'être absolument indéterminé, la substance en soi, dégagée de ses attributs, qui déjà le déterminent en le développant.

L'entendement en général est une détermination de la pensée, et toute détermination est une négation. Or, il n'y a pas de place pour la négation dans la plénitude de la pensée.

La pensée divine n'a absolument rien de commun avec la pensée humaine ;

Le Dieu de Spinoza pense, et, considéré dans la totalité de son être, il pense toutes choses, même les plus humbles et les plus viles. Considéré en soi, il ne pense que soi; et c'est là la pensée absolue, pure des limitations de l'entendement étrangère à la mobilité des idées, pleine, simple, éternelle, digne enfin de son objet.

De la liberté de Dieu.

Exister, agir, être libre, pour Dieu, c'est tout un, car tout cela, c'est son essence. Deux choses résultent de l'essence de Dieu: premièrement qu'il existe secondement qu'il se développe par une infinité d'attributs infinis infiniment modifiés. Or tout développement est une action. Être étendu, pour Dieu, c'est produire l'étendue. Être pensant, c'est produire la pensée.

Dieu est la liberté absolue, au même titre qu'il est l'activité absolue et l'existence absolue. La véritable liberté consiste dans une activité qui n'est déterminée par aucune cause étrangère, qui se détermine soi-même et ne se développe que par la nécessité de sa nature.

Le vulgaire s'imagine que la liberté consiste dans le choix des motifs, dans le pouvoir de ne pas faire ce qu'on fait. C'est une illusion. Nous agissons et nous avons conscience d'agir; mais nous n'avons pas conscience des causes qui nous déterminent à agir d'une manière donnée. De là la chimère du libre arbitre, de là le préjugé que l'indétermination de la volonté fait l'essence de la liberté. —

Nous ne sommes vraiment libres que quand nous affirmons une chose claire et distincte, comme celle-ci: deux et deux font quatre, car alors l'action de la pensée n'est point déterminée par une cause étrangère, mais par la nature même de la pensée.

La liberté n'est point dans le libre décret, mais dans une libre nécessité. Dieu est l'être parfaitement libre, puisque le développement de son activité résulte, comme son existence, de la nécessité absolue de son essence.

Dieu n'a pas de volonté, pas plus qu'il n'a d'entendement et pour des raisons toutes semblables. La volonté, si on la distingue des volitions, est un être chimérique. La volonté est tout entière dans une suite de volitions; mais une suite de volitions, même infinie, n'est qu'une suite de modes de l'activité et non l'activité elle même; l'activité absolue est un acte éternel et non successif, simple et non composé d'actes divers, nécessaire et non point déterminé par des causes étrangères, parfait enfin et dégagé des limitations, des incertitudes, des fluctuations de l'activité humaine.

La perfection même de l'étendue divine en fonde l'indivisibilité, la perfection de la pensée divine la dégage des limitations de l'entendement, enfin la perfection de la liberté divine rejette loin d'elle les misères de la volonté.

J'ai expliqué la nature de Dieu (ainsi termine Sp. le 1. Livre de l'Éthique)

Spinoza rejette la création et défend l'émanation.

VI Premières émanations de la nature naturante.

de l'âme du monde.

Il faut distinguer ~~deux~~ sortes des modes éternels et infinis de la substance divine : ceux qui découlent de la nature absolue d'un attribut de Dieu, ~~et il~~ ~~Dieu~~ par exemple l'idée de Dieu : et aux-dessous de ces modes, ceux qui en découlent et qui se trouvent ainsi séparés de la substance par ~~deux~~ intermédiaires : l'attribut et le mode immédiat de l'attribut. Spinoza dans l'éthique ne donne aucun exemple de cette seconde espèce de modes éternels et infinis.

Dieu et ses attributs infinis, la pensée et l'étendue, avec tous les autres attributs en nombre infini inconnus à nos faibles yeux, voilà la nature naturante.

Quel est le premier degré de la nature naturée ? Dans l'ordre de la pensée, c'est l'idée de Dieu.

l'idée de Dieu est l'idée des attributs de Dieu, ou, l'entendement infini. l'entendement infini enveloppe une infinité d'idées, car il enveloppe l'idée de chacun des attributs de Dieu, et il y en a une infinité.

Nous en connaissons deux : l'étendue et la pensée.

l'étendue n'exprime rien et ne contient rien qu'elle même.

La pensée exprime et contient toutes les formes de l'être ; elle se comprend elle même ;

la pensée absolue se pense elle-même et il y a une idée de la pensée.

L'idée de l'étendue comprend les idées de toutes les modalités de l'étendue

L'idée d'une modalité de l'étendue est une âme particulière, jointe à un corps particulier. L'idée de l'étendue enveloppe toutes les âmes, elle est l'âme du monde corporel. C'est une âme universelle, dont toutes les âmes particulières sont des émanations. C'est un océan infini d'âmes et d'idées. Chaque idée, chaque âme est un fleuve de cet océan, chaque pensée en est un flot.

L'idée de l'étendue est l'âme du monde corporel ; mais l'idée de l'étendue est elle-même une émanation particulière d'un principe qui en contient une infinité, un fleuve d'un océan plus vaste.

L'idée de l'étendue enveloppe notre univers ; mais elle même est enveloppée par l'idée de Dieu qui contient tous les univers possibles. Pour Dieu, il enveloppe cette infinité d'univers dans sa pensée et sa pensée elle-même dans sa [illegible] dernier fond qui contient tout, foyer primitif d'où tout rayonne, inépuisable océan où tout s'alimente, profondeur insondable que la pensée humaine adore en s'y abîmant.

[Margin note, in pencil: Henri Heine, Revue des Deux Mondes nov. 34 — sommaire, philosophie de Spinoza]

VII. Émanations inférieures de [illegible]

De l'univers [illegible] des [illegible], de [illegible] des âmes et des corps.

[illegible] Être, pour [illegible], c'est agir; agir [illegible] et remplir tous les degrés de l'existence. [illegible] la pensée et [illegible] qui résultent immédiatement de [illegible] et de l'étendue [illegible] des modes [illegible] contiennent en soi d'autres modes, [illegible] mais d'une perfection inférieure [illegible] la perfection d'une chose, c'est le rapport [illegible] qui [illegible] d'être.

1. De l'univers des corps.

[illegible] déterminé l'essence de Dieu [illegible]

Il y a deux [illegible] de corps, les corps [illegible] premiers de l'univers matériel, et les corps [illegible], comme [illegible].

~~[illegible]~~ [illegible]
Les modes de l'étendue [illegible] aux modes de la pensée, [illegible] forme, [illegible] qui correspond dans l'étendue absolue [illegible] circonscrivant dans des limites précises l'idée de l'espace [illegible] simples et toute [illegible].

[illegible] simples, produits en quelque façon par un acte de la pensée, un autre acte de la pensée [illegible]

[illegible]

[illegible] qualité [illegible]

Différence entre [illegible]

L'étendue [illegible] point seulement de la pensée [illegible] l'étendue absolue, correspond à cet acte [illegible]

L'idée [illegible] que parce que l'étendue et la pensée [illegible] même [illegible] substance.

Les corps ne sont [illegible] état. [illegible] est en mouvement [illegible] au mouvement [illegible] ainsi à l'infini.

De l'univers des âmes.

Pour Sp. comme pour Desc., l'essence de l'âme, le [illegible] de l'existence [illegible]. C'est la pensée ; la sensibilité, la volonté, l'imagination, [illegible] des formes de la pensée. L'âme est donc, aux yeux de Descart. [illegible] une pensée de Dieu.

L'étendue et la pensée ne sont pas deux substances, mais une seule et même substance considérée sous deux points de vue ; ainsi un mode de l'étendue et l'idée de ce mode ne sont qu'une seule et même chose exprimée de deux manières différentes.

[illegible] cercle qui existe dans la nature "et l'idée d'un tel cercle, laquelle est aussi en Dieu, c'est une seule et même chose exprimée relativement à deux attributs différents. —

Chaque mode de l'étendue divine doit correspondre un mode de la pensée divine et l'ordre et la connexion des idées est le même que l'ordre et la connexion des choses. —

Conséquence évidente :

Tout corps est animé ; car tout corps est un mode de l'étendue ; et tout mode de l'étendue correspond si étroitement à un mode de la pensée, que tous deux ne sont au fond qu'une seule et même chose.

(Ici Sp. s'est séparé ouvertement de l'école cartésienne. Desc. ne voulait reconnaître la pensée et la vie que dans cet être excellent que Dieu a fait à son image. Tout le reste n'est que matière et inertie ;

Qu'est-ce que l'âme humaine ?

C'est une suite de modes de la pensée étroitement unie à une suite de modes de l'étendue ; en d'autres termes, c'est une idée unie à un corps ; l'âme humaine c'est l'[illegible] du corps humain.

L'homme c'est l'identité de l'âme humaine et du corps humain.

Dieu est, comme corps, à un point précis de son progrès, il le pense, comme âme, et voilà l'homme.

Le corps humain n'est qu'une collection de modes toujours changeants. Et cependant le corps humain est un individu. Pourquoi cela ? c'est qu'une loi constante, une proportion durable maintient toutes ses parties dans un rapport qui ne change pas. Il en est de même pour l'âme.

7. De l'union des âmes et des corps.

Pour Leibnitz comme pour Spinoza, il n'y a point d'action de l'âme sur le corps, [illegible] action physique ; [illegible] une communication métaphysique en Dieu.

VIII. Théorie de l'âme humaine.

De la nature de l'âme humaine conçue a priori et déduite de la nature de la pensée divine, il entreprend de déduire, toujours a priori, les lois de notre existence, les principes régulateurs de nos pensées et de nos actes, les conditions de notre destinée. Sa psychologie découle nécessairement de sa métaphysique ; sa logique, sa morale, sa politique, sa religion, [illegible] nécessairement de sa psychologie ; et se [illegible] comme une chaîne dont le raisonnement seul [illegible].

Sp. ne veut s'appuyer que sur des définitions et des axiomes. Mais il dit :
L'homme pense.
Nous sentons un certain corps affecté de plusieurs manières.
Ce sont de faits que l'expérience seule peut fournir.
L'âme humaine est une idée, ou pour mieux dire, une suite d'idées.
(elle n'a pas de facultés, car une faculté suppose un sujet)
L'âme humaine n'est pas proprement un être, une chose ; ce n'est pas la substance
qui constitue la forme ou l'essence de l'homme ; l'âme humaine est un pur mode
une pure collection d'idées.
Qu'est-ce que l'entendement ? qu'est-ce que la volonté ?
Des êtres sans raison, de pures abstractions, que le vulgaire réalise.
Il n'y a de réel que telle ou telle pensée, telle ou telle volition déterminée.
L'idée et la volition ne sont pas deux choses, mais une seule.
Desc. s'est trompé en les distinguant.
La volonté n'est pas infinie, mais composée et limitée, ainsi que l'entendement.
Point de volitions sans pensée, point de pensée sans volition ;
la pensée, c'est l'idée considérée comme représentative,
la volition, c'est encore l'idée considérée comme active.
Il y a en Dieu une idée de l'âme humaine, et cette idée est unie
à l'âme comme l'âme est unie au corps. De la même façon que l'âme
représente le corps, l'idée de l'âme représente l'âme à elle-même : et
voilà la conscience.
Mais l'idée de l'âme n'est pas distincte de l'âme, autrement il faudrait
chercher encore l'idée de cette idée dans un progrès à l'infini.
C'est la nature de la pensée de se représenter elle-même avec son objet.
Par cela seul que l'âme existe et qu'elle est une idée, l'âme a donc
conscience de soi.

1. Théorie de l'entendement.

L'âme humaine est une idée, l'idée du corps humain.
En tant qu'idée l'âme se connaît elle-même, voilà la conscience.
En tant qu'idée du corps humain, l'âme connaît le corps humain.
L'idée du corps humain enveloppe la connaissance des autres corps
Voilà les sens, (ou la perception extérieure, selon l'École Écossaise).
Les impressions des corps étrangers laissent des traces dans le corps humain
qui subsistent même quand ces corps étrangers sont absents ou détruits
de sorte que l'âme peut se les représenter : voilà l'imagination
Ces traces sont liées entre elles — voilà la mémoire et l'association des idées.
La conscience, les sens, l'imagination, la mémoire, l'association des idées
— tout cela est la région de l'expérience vague, [illegible]

Nous n'avons donc aucune idée claire et distincte, aucune idée adéquate, ni de l'âme ni du corps humain, ni des corps extérieurs.
Toute idée d'une affection corporelle enveloppe le concept de l'étendue.
Cette idée en même temps qu'elle est l'idée d'un objet, est aussi l'idée de soi-même; cette idée est donc une pensée.

Le concept de l'étendue et celui de la pensée enveloppent le concept de la substance.
Dans ce rapide élan qui transporte une âme libre à la région des choses qui passent au sommet le plus élevé de l'ordre intelligible, l'âme n'est plus déterminée extérieurement, et par le concours fortuit des choses, à percevoir tel ou tel objet; elle est déterminée intérieurement et elle se meut elle-même, se détermine elle-même.
L'âme est donc essentiellement active dans l'intuition intellectuelle, comme elle est essentiellement passive dans la perception; et cette activité interne étant l'essence de la liberté, il s'ensuit que [illegible], l'âme n'est libre que par ses concepts.

Que représente toute intuition sensible?

Un corps = un mode de l'étendue, déterminé par d'autres modes de l'étendue qui eux-mêmes en supposent d'autres encore dans un progrès à l'infini.
Qu'est-ce que l'intuition sensible elle-même?
Un mode de la pensée déterminé par d'autres modes antérieurs — à l'infini
De là la confusion ~~[illegible]~~ par suite l'erreur — par suite
le mal, dont la racine est dans l'erreur.
Considérer au contraire les objets de l'intuition intellectuelle.
La pensée absolue, l'étendue infinie, l'univers, l'être, la perfection: objets éternels, simples, immuables, existant en soi, conçus par soi, ne supposant rien en dehors de soi.
De là la certitude de ce genre sublime de connaissance.
De là la clarté de ce genre sublime de connaissance,
augmentant sans cesse notre activité, notre perfection, notre bonheur.
Le raisonnement est une sorte d'intermédiaire et de lien: tantôt il part de la région sensible, encore aveugle, incertain de lui-même —
tantôt, prenant son point d'appui dans la région de l'intelligence, assuré de son cours, suivant la chaîne des êtres à la lumière de l'idée même de l'être, et répandant la clarté de cette idée jusque dans les derniers degrés de l'existence.

Qu'est-ce que l'erreur?
Aucun mode ne peut évidemment se trouver en Dieu.
Il faudrait donc que ce qu'il y a de positif existât en dehors de Dieu; mais rien ne peut être conçu en dehors de Dieu; l'erreur n'est donc pas une chose positive.
L'erreur [illegible] entier [illegible] connaissance [illegible] idée, en tant [illegible] dans une idée inadéquate.

Spinoza 3.

[illegible] en même temps [illegible] idée et [illegible] de [illegible] [illegible] une seule [illegible] idée [illegible] et [illegible].

La lumière [illegible] elle-même [illegible] toute [illegible].

Difficultés.

Comment [illegible] peut-il [illegible] que l'âme humaine ne connaît pas [illegible] corps humain, [illegible] moins [illegible]-même, [illegible] qu'il doit [illegible] humain; l'idée [illegible] humain?

Ainsi [illegible] [illegible] n'est [illegible], c'est l'invisible.

Considérer l'âme humaine comme [illegible] de la pensée divine.

A ce point de vue, l'âme est une idée de Dieu.

Comment les idées de Dieu tomberaient-elles dans la confusion, étant claires et distinctes [illegible].

[illegible] par une définition très-[illegible] [illegible].

L'âme humaine [illegible], est [illegible] l'idée du corps humain, [illegible] idée est [illegible] et comment est-elle [illegible] l'idée [illegible] chose particulière et qui existe [illegible] Dieu [illegible] qu'infini, [illegible] idée [illegible] et [illegible] existe [illegible] [illegible] une troisième idée, et ainsi à l'infini.

Il [illegible] humaine ou [illegible] âmes, l'idée du corps humain [illegible] Dieu [illegible] pas [illegible] l'âme humaine, [illegible] qu'il est affecté de plusieurs autres idées. En conséquence l'âme humaine ne connaît pas le corps humain en lui-même; elle ne le connaît [illegible] affections [illegible].

A quel titre et comment l'âme humaine a-t-elle l'idée des affections du corps humain?

C'est que l'idée des affections du corps humain [illegible] la nature de l'âme humaine.

[illegible] que les affections du corps humain [illegible].

C'est, [illegible] corps extérieurs [illegible] corps humain lui-même.

Or la connaissance [illegible] qui composent le corps humain, [illegible] l'âme humaine, [illegible] idées des affections du corps humain en tant qu'elles [illegible] l'âme humaine, sont des conséquences [illegible] de [illegible] évidemment des idées confuses.

L'âme humaine serait [illegible] sur toutes choses si elle n'était douée de la faculté [illegible] perceptions à l'unité, et de concevoir [illegible] choses.

Or de tels objets ne peuvent être conçus que d'une manière adéquate ; [illegible]
de ces objets est en Dieu, en tant qu'il constitue la nature de l'â[illegible]
d'une simplicité et d'une indépendance parfaites, rien n'en peut [illegible].
Lorsque nous disons que Dieu a telle ou telle idée, non plus seulement en tant qu'il
constitue la nature de l'âme humaine, mais en tant qu'il a en même temps l'idée
d'une autre chose, nous disons alors que l'âme humaine perçoit une chose d'[illegible]
partielle ou inadéquate.

Cette théorie de l'adéquation et de l'inadéquation des idées touche aux points les
plus essentiels et les plus profonds de la doctrine de Sp. et notamment à toute sa
théorie de la vie en Dieu et de l'immortalité de l'âme.

L'âme humaine doit être envisagée sous deux points de vue, parce qu'elle a deux
rapports essentiels, l'un au monde et au temps, l'autre à Dieu et à l'éternité.

Notre âme, en tant qu'elle connaît son corps et soi-même sous le caractère
de l'éternité, possède nécessairement la connaissance de Dieu et sait qu'elle
est en Dieu et est conçue par Dieu.

Maintenant comment s'opère le passage de la vie éternelle de l'âme à la vie
temporelle et imparfaite ?

L'âme hum. comme mode éternel [illegible]
dité non encore développée de son êt[illegible]
Dieu encore, envisagé dans un moment [illegible]
la durée.

De ce moi limité viennent tout[illegible]
dualité. [illegible] sens, Dieu n'[illegible]
comprend tout [illegible] être parfai[illegible]
[illegible]

2. [illegible] des passions.

L'homme, en vertu de son essence, tend à persévérer indéfiniment dans son être.
Voilà l'appétit qui ne se rapporte exclusivement ni à l'âme ni au corps, mais à l'homme
tout entier, dont il constitue l'essence.
L'âme a conscience d'elle même, à cet titre elle sent cet effort permanent par où
elle tend à persévérer dans son être.
Voilà le désir ou la volonté.
Le désir, ou la volonté ne sont donc rien de plus que l'appétit, exclusivement
rapporté à l'âme et ayant conscience de soi.
Chaque fois que l'âme humaine reçoit l'action d'une cause étrangère, il arrive
de deux chose l'une :
ou la puissance de penser de l'âme humaine est favorisée
ou elle est contrariée.
Dans le premier cas, la perfection ou l'être de l'âme humaine est augmenté ;
dans le second, il est diminué.
Le désir qu'a l'âme de persévérer dans son être, est satisfait dans le premier cas,
il est contrarié dans le second.
Un désir de l'âme comblé, c'est la joie.
Le désir blessé ou incomplètement satisfait, c'est la tristesse.
La joie est une passion par laquelle l'âme passe à une perfection plus grande.
La tristesse est une passion par laquelle l'âme passe à une moindre perfection.

Unissez à la joie ou à la tristesse l'idée des causes qui les produisent, voilà l'amour ou la haine.

L'amour devient une tendance, si l'activité du désir se communique à lui.

L'espérance est une joie mal assurée, née de l'image d'une chose future ou passée dont la présence à venir ou le retour sont pour nous incertains.

La crainte est une tristesse mal assurée, née aussi de l'image d'une chose douteuse.

Retranchez le doute de ces affections, l'espérance et la crainte deviennent la sécurité et le désespoir.

La joie et la tristesse, venant à se combiner en sens divers avec la crainte et l'espérance, avec l'amour et la haine, produisent une infinie variété de passions nouvelles.

L'envie n'est autre chose que la haine, en tant qu'elle dispose l'homme à se réjouir du malheur d'autrui et à s'attrister de son bonheur.

La jalousie est une passion complexe, où la haine pour l'objet aimé se mêle à l'affection qu'il nous inspire et à l'envie pour notre rival.

L'émulation peut se définir : le désir d'une chose, produit en nous, parce que nous nous représentons nos semblables animés du même désir.

Le regret, espèce particulière de tristesse, produite par l'absence de l'objet aimé.

L'humilité, sorte de tristesse, née du sentiment de notre impuissance.

La paix intérieure ou acquiescence, passion des vrais philosophes, joie sublime née de la contemplation de nous-mêmes et de notre puissance d'agir.

Les principes des passions humaines sont d'une simplicité et d'une généralité parfaites.

Ils se résolvent tous en effet en une tendance commune à tous les êtres, savoir : le désir de persévérer dans l'être.

IX. De la destinée de l'homme dans l'ordre moral.

L'âme humaine est un automate spirituel.

Cet automate est un [illegible] causés : le désir, la joie et la tristesse.

Le désir, c'est l'être même de l'âme ; la joie et la tristesse, c'est l'être de l'âme augmenté ou diminué par l'action de causes étrangères.

L'âme ne s'appartient donc pas à elle-même, elle appartient à la nature ; elle ne fait pas sa destinée, elle la subit (et comme dit Malebranche, elle n'agit pas, elle est agie).

Le libre arbitre et l'ordre moral

[illegible] les vic ton [illegible].

1. Du libre arbitre.

Sp. nie le libre arbitre a priori et a posteriori ; a priori, au nom de la nature de Dieu et de l'ordre de ses développements ; a posteriori, au nom de cette mathématique des passions qui soumet toutes les actions humaines à des lois invariables.

Dieu seul est nécessaire, de cette nécessité éternelle, absolue, toujours égale à elle-même. Les choses finies tout en résultant nécessairement de la nature divine, ne peuvent exister que dans la durée d'une manière bornée et successive.

[illegible] de [illegible] est un mode de la pensée correspondant à un mode de l'étendue.
[illegible] parfaitement détruit [illegible].
[illegible]
[illegible] plus étroitement [illegible].
[illegible] rapporte au corps.
[illegible] de Dieu, l'amour de Dieu, [illegible] corps.
[illegible] perfection du corps mesure exactement [illegible] de l'âme [illegible] immortalité.
[illegible]
[illegible] une grande partie est [illegible].
[illegible] corps étant doué [illegible] l'âme est également.
[illegible] dépendent les [illegible] et les affections du corps humain?
Elles dépendent sans doute pour une certaine partie de son activité propre, mais pour une part infiniment plus grande de l'activité des corps étrangers.
Une passion ne peut être empêchée ou détruite que par une passion contraire et plus forte. Et la vraie connaissance du bien et du mal, en tant que vraie ne peut empêcher aucune passion, elle ne le peut qu'autant qu'on la considère comme une passion.

Le péché ou le mal ne sont rien de positif et par conséquent on ne peut les imputer à Dieu.
Nous sommes habitués à renfermer tous les individus d'un genre [illegible], par exemple, qui ont extérieurement la forme humaine sous une même définition, et nous pensons ensuite qu'ils sont tous également susceptibles de la plus grande perfection que cette définition embrasse.
Mais Dieu ne connaît pas les choses par abstraction, il n'a pas de définitions générales de cette espèce, il n'attribue pas aux choses plus de réalité que son intelligence et sa puissance ne leur en ont effectivement donné; et il suit de là que le péché n'existe que pour notre esprit et non pour Dieu.
[illegible] les bons ont incomparablement plus de perfection que les méchants, [illegible] ne peut être comparée à celle des méchants.
[illegible] connaissent pas Dieu, ils ne sont [illegible] de l'ouvrier qu'un instrument qui sert [illegible] et [illegible] l'usage; les bons, au contraire, servent [illegible] qu'ils le servent, et [illegible] qu'ils [illegible] sans cesse plus parfaits [illegible] être [illegible], et [illegible] être [illegible] la béatitude et [illegible] de mille façons.

2. Du bien et du mal.

[illegible] imaginer [illegible], nous l'appelons beau, harmonieux, [illegible]; [illegible] nous le représenter il nous paraît laid, désordonné [illegible].
[illegible] ne convient à la nature d'un être [illegible] nécessairement de la nature de sa cause efficiente.
Nous appelons utile ce qui est [illegible] de la joie, et [illegible] ce qui nous cause de la tristesse. La notion de bien [illegible] absolu dont les [illegible] revêtent nos préjugés, se réduit donc [illegible] de l'utile, qui se réduit elle-même dans celle de l'agréable.

Spinoza IV.

Il suit de là que le bien et le mal sont des notions toutes relatives et tout individuelles comme le plaisir et le désir.

Non seulement tout homme a le droit de chercher son bien, son plaisir, mais il ne peut faire autrement.

Désir, c'est raison, [illegible].

[illegible]

La mesure du droit [illegible].

L'ignorant n'est pas plus obligé de vivre selon les lois de la raison que le chat n'est obligé de vivre selon les lois de la nature du lion.

D'où nous concluons qu'aucune partie [illegible] raison et [illegible].

Mais Spinoza fait succéder à ce même livre de l'Éthique, où il écrit et où il fonde l'esclavage de l'homme, un autre livre qu'il a nommé de la liberté;

il nous impose au nom de la raison le respect du serment, l'amour de ses semblables, la vie la plus austère et la plus pure, et cet amour de Dieu, élément des âmes saines.

Comment résoudre ces contradictions ?

Spinoza l'a essayé.

3. De l'amour de Dieu.

Fataliste absolu, Spinoza ne pouvait admettre les idées de bien et de mal, de perfection et d'imperfection prises au sens moral que leur donne la conscience du genre humain; mais si l'on considère ces idées, abstraction faite du libre arbitre et de la responsabilité humaine; si on les prend en sens purement métaphysique, je ne vois rien dans le système de Spinoza qui doit l'empêcher de les reconnaître.

Tout désir se ramène à un seul désir fondamental, qui fait l'essence de l'homme, le désir de persévérer dans l'être.

Quelle est pour l'homme la vie la plus parfaite ?

La loi de l'homme et son droit, c'est de conserver son être;

~~il y~~ deux voies y conduisent :

l'appétit aveugle et brutal, et celle que la raison conduit.

L'appétit esclave des sens et de l'imagination, ne va qu'au plaisir du moment; la raison médite l'avenir; et comme il est de son essence de concevoir les choses sous la forme de l'éternité, elle affecte l'âme par l'idée des biens à venir aussi fortement que par celle des biens présents.

La raison nous fait aimer les choses éternelles, dont la possession nourrit l'âme d'un bonheur inaltérable que le temps ne peut affaiblir.

La vie la plus parfaite c'est la vie la plus raisonnable.

La vie la plus raisonnable est en même temps la vie la plus libre.

Sous la loi de l'appétit, l'homme est déterminé par des idées inadéquates et ce n'est point lui qui [illegible]; [illegible] la vérité ! l'homme se mesure sur [illegible] et se [illegible] sur ses idées claires.

Plus l'âme [illegible], plus elle a de perfection et de bonheur.

La vie la plus libre et la plus raisonnable est donc celle de l'âme qui a le plus d'idées adéquates, qui connaît le mieux et soi-même et les choses.

Le moyen de comprendre [illegible] d'une première idée [illegible] :
une analyse profonde de [illegible]
la logique vient s'identifier [illegible]
Comprendre les choses avec plénitude, c'est former de ses idées une chaîne dont l'idée de Dieu est le premier anneau ; c'est penser sans cesse à Dieu ; c'est voir tout en Dieu.
Vivre, agir avec plénitude, c'est ramener tous ses désirs à un seul, le désir de posséder Dieu ; c'est aimer Dieu, c'est vivre en Dieu.
La vie en Dieu est donc la meilleure vie et la plus parfaite,
parce qu'elle est la vie la plus raisonnable, la plus libre, la plus heureuse, la plus pleine : parce qu'elle nous donne plus d'être que toute autre vie, et satisfait plus complètement le désir fondamental qui constitue notre essence.
A l'aide de ce seul principe, Spinoza qui semblait avoir détruit toutes les vertus en les confondant en un mélange sacrilège avec les vices, va les retrouver l'une après l'autre.
Il va maintenant réconcilier les hommes et les unir en une grande famille où règnera la charité.
La raison pacifie * toutes nos passions en les élevant à leur véritable objet, et le privilège sublime de ce divin objet, c'est qu'il se donne tout entier à tous et, loin de s'affaiblir, s'augmente encore par une possession commune.
Il ne faut pas croire que l'amour de Dieu nous impose rien de contraire à notre nature, étant fondé au contraire sur le développement le plus complet de notre être.
La superstition, dit Sp. semble ériger en bien tout ce qui amène la tristesse, et en mal tout ce qui procure la joie.
La joie ne peut jamais être mauvaise, tant qu'elle est réglée par la loi de notre utilité véritable.
L'humilité n'est pas plus une vertu que le repentir ; car c'est une tristesse qui naît pour l'homme de l'idée de son impuissance.
La sagesse n'est point une méditation de la mort, mais de la vie.
Voilà le tableau de la vie libre et raisonnable.
Mais de quel usage peut-il être aux hommes, si leur destinée ne leur appartient pas.
Les âmes bien douées n'ont pas besoin qu'on leur apprenne la vertu.
quant aux âmes impuissantes, incapables de s'affranchir d'un abaissement qui n'est pas leur ouvrage, condamnées par un arrêt sans appel à une vie agitée et stérile, l'idéal d'une vie parfaite les afflige sans les relever. —
Une affection passive cesse d'être passive et par conséquent d'être mauvaise aussitôt que nous nous en formons une idée claire et distincte.
La béatitude n'est pas le prix de la vertu, c'est la vertu elle-même ; et ce n'est point parce que nous contenons nos mauvaises passions que nous la possédons c'est parce que nous la possédons que nous sommes capables de contenir nos mauvaises passions.
[illegible] que j'aime Dieu librement ou par la nécessité du divin objet, toujours est-il que je l'aime et que je fais mon salut. —

4. de l'immortalité de l'âme.

S'appuiera-t-elle sur la nature de l'âme humaine, sur sa simplicité, son indivisibilité ? que deviendra ma personne, ma conscience d'être moral, ma vie ?
L'immortalité métaphysique de l'âme est un problème à occuper les philosophes ; le genre humain ne le connaît pas ; et pour lui, mourir à la conscience, c'est mourir tout entier.
[L'âme au contraire n'est immortelle, n'est comme âme et conscience que par responsabilité absolue].
L'âme humaine est une suite d'idées, liées entre elles par une proportion constante qui représente partie par partie, terme par terme, une suite de modifications de l'étendue mais par une proportion variable.
Ces idées que ces idées, dont l'âme se compose, ne peuvent être détruites. Ainsi, sans doute, au même titre que les parties du corps humain.
Spinoza définit la mémoire : un enchaînement d'idées qui expriment la nature de choses extérieures suivant l'ordre et l'enchaînement même des affections du corps humain. La mémoire n'existe donc dans l'âme qu'autant que le corps existe.
Or, sans la mémoire, où est l'identité personnelle ?
Sp. admet positivement et l'immortalité métaphysique de l'âme et son immortalité morale.
L'âme humaine est une idée, une idée de Dieu, l'idée du corps humain. Comme idée de Dieu, l'âme humaine est un mode éternel de l'entendement éternel de Dieu. À ce titre elle ne tombe point dans le temps, et son existence est immuable comme celle de son divin objet.
L'âme humaine, sous ce point de vue, est une intelligence pure, toute formée d'idées adéquates, tout active par conséquent et tout heureuse, en un mot toute à Dieu.
Mais la nécessité absolue de la nature divine veut que toute âme tombe de la vie éternelle dans les ténèbres de la condition terrestre.
L'âme humaine, en tant qu'elle enveloppe l'existence actuelle du corps humain, est donc périssable.
Les sens, la mémoire, l'imagination, facultés passives, appropriées à une existence successive et changeante, périssent avec le corps —
mais la raison subsiste : la raison qui dès cette vie temporelle nous fait percevoir les choses sous la forme de l'éternité.
Comment est-il possible que l'âme humaine se dégage entièrement des liens du corps dans un système où chaque mode de la pensée implique nécessairement un mode de l'étendue ?
Sp. répond qu'il y a dans l'étendue divine un mode éternel qui correspond à ce mode éternel de la pensée, qui est l'essence de l'âme humaine.
Sp. démontre que tout ce que l'âme conçoit sous le caractère de l'éternité, elle le conçoit, non pas parce qu'elle conçoit en même temps l'existence présente et actuelle du corps, mais bien parce qu'elle conçoit l'existence du corps sous le caractère de l'éternité.

La mémoire n'a rien à voir avec le [illegible].
Un être accompli en soi, qui ne manque de rien qui convient à sa nature, se possédant toujours tout entier, ne vit pas dans le temps, mais dans l'éternité.
Si l'on examine l'opinion des hommes, on verra qu'ils ont conscience de l'éternité de leur âme, mais qu'ils confondent cette éternité avec la durée, et la conçoivent par l'imagination ou la mémoire, persuadés que tout cela subsiste après la mort.
Ce qui subsiste, c'est la partie éternelle de nous-mêmes, c'est-à-dire l'idée de Dieu et l'amour intellectuel qui en est inséparable.
Celui qui aime Dieu ne peut désirer que Dieu l'aime à son tour; car ce serait désirer que Dieu ne fût pas Dieu, ce qui est insensé et, par [illegible], impossible.
Dans tous ces passages, il s'agit de l'amour humain, de cet amour tout humain qui [illegible] l'accroissement de l'être et qui [illegible] le désir et le besoin.
Or l'amour intellectuel est une affection d'un tout autre ordre, puisqu'il consiste dans la possession éternelle et immuable de l'être parfait. Dieu s'aime soi-même d'un amour intellectuel infini.
De même qu'il y a nécessairement en Dieu une idée de soi-même qui comprend tous ses attributs et tous les modes de ses attributs, il est nécessaire qu'il y ait en lui un amour de soi-même qui [illegible].
L'amour [illegible] est [illegible] une partie de l'amour infini [illegible], comme l'être même de l'homme est une partie de l'être infini de Dieu. C'est [illegible], comme c'est en lui que nous [illegible] amour. L'amour de Dieu pour les hommes et celui des hommes pour Dieu [illegible] un seul et même amour, et [illegible] cet amour sublime l'âme [illegible] éternel embrassement.
Les âmes [illegible] les âmes philosophiques, qui [illegible] ce monde [illegible], sont [illegible] à l'abri de la mort, ce qu'elle leur ôte n'étant d'aucun prix.
A mesure que nous rendons notre âme plus raisonnable et plus pure, nous augmentons nos droits à l'immortalité, et nous nous préparons une destinée [illegible] et plus [illegible].

X De la destinée de l'homme dans l'ordre religieux et dans l'ordre politique.

La religion de Sp. ne se distingue par aucun point de la morale; elle est tout entière dans ce précepte: Aimer vos semblables et Dieu.
La vie la plus raisonnable est en même temps la plus religieuse: car [illegible] nous prescrit la raison [illegible] prescrits avant tout [illegible] et d'accroître notre être.
Or notre être est dans la pensée; et le [illegible] de la pensée, c'est l'idée de Dieu.
Il suit de là que la condition suprême de la vie raisonnable, c'est la connaissance de Dieu. Mais on ne peut connaître Dieu sans l'aimer. Connaître Dieu, c'est la perfection de la pensée humaine; c'est son action la plus puissante; c'est son développement le [illegible] régulier, le plus riche, le plus complet. La connaissance de Dieu est donc nécessairement accompagnée de la joie la plus vive et la plus pure; et [illegible], [illegible] de cette joie sublime, Dieu [illegible] être [illegible] pour être l'objet d'un amour toujours renaissant et toujours [illegible]. [illegible], l'âme vraiment philosophique est [illegible] religieuse, [illegible] Dieu par la connaissance

et par l'amour et qui donne à la fois, dans ce divin commerce, la perfection et le bonheur.

Elle y trouve aussi l'amour de ses semblables. C'est en effet une loi de notre nature que nos affections s'augmentent quand elles sont partagées, et par une suite nécessaire que notre âme fasse effort pour que les autres âmes partagent ses sentiments d'amour. Il résulte de là que le bien que désire pour lui-même tout homme qui pratique la vertu, il le désirera également pour les autres hommes, et avec d'autant plus de force qu'il aura une plus grande connaissance de Dieu. L'amour de Dieu est donc à la fois le principe de la morale, de la religion et de la société. Il tend à réunir tous les hommes en une seule famille, et à faire de toutes les âmes une seule âme par la communauté d'un seul amour.

Sp. combat avec force ce principe, que la révélation ou prophétie est par essence une connaissance divine. A ce compte, dit-il, la raison est donc aussi une révélation, une prophétie, car elle vient de Dieu, elle est une manifestation directe de sa pensée dans l'âme des hommes.

[illegible] que les prophètes [illegible] par l'imagination et dans un signe matériel. Jésus-Christ le reçoit en Dieu, il le comprend.

Les [illegible] articles de foi de la religion universelle :

1°. Il y a un Dieu = un être suprême, souverainement juste et miséricordieux, modèle de la véritable vie ; car celui qui ne sait pas ou qui ne croit pas qu'il existe, ne peut lui obéir ni le reconnaître pour juge.

2°. Ce Dieu est unique ; car c'est une condition rigoureusement indispensable, de l'aveu de tout le monde, pour inspirer la suprême dévotion, l'admiration et l'amour envers Dieu ; c'est en effet l'existence d'un être au-dessus de tous les autres qui excite la dévotion, l'admiration et l'amour.

3°. Il est présent partout et tout lui est ouvert ; car, si l'on pensait que certaines choses lui sont cachées, ou si l'on ignorait qu'il voit tout, on douterait de la perfection de sa justice, qui dirige tout, on [illegible] la justice elle-même.

4°. Il a sur toutes choses un droit et une autorité suprêmes ; il n'obéit jamais à une autorité étrangère, mais il agit toujours en vertu de son bon plaisir et de sa grâce singulière ; car tous les hommes sont tenus absolument de lui obéir et lui n'est tenu envers personne.

5°. Le culte de Dieu et l'obéissance qu'on lui doit ne consistent que dans la justice et la charité ou dans l'amour du prochain.

6°. Ceux qui en vivant ainsi obéissent à Dieu sont sauvés, tandis que les autres qui vivent sous l'empire des voluptés, sont perdus ; si en effet les hommes ne croyaient pas cela fermement, il n'y aurait pas de raison pour qu'ils obéissent à Dieu plutôt qu'à l'amour des plaisirs.

7° Enfin, Dieu remet leurs péchés à ceux qui se repentent ; car il n'est point d'homme qui ne pèche, et si cette réserve n'était établie, chacun désespérerait de son salut et il n'y aurait [illegible] la miséricorde de Dieu ; [illegible]

qui croit fermement que Dieu, en vertu de sa grâce et de la miséricorde avec laquelle il dirige toutes choses, pardonne les péchés des hommes, celui, dis-je, qui pour cette raison s'enflamme de plus en plus de l'amour de Dieu, celui là connaît véritablement le Christ selon l'esprit, et le Christ est en lui.
Voilà le catéchisme de Spinoza.

L'origine de toutes les discordes qui agitent les empires,
c'est l'empiétement de l'autorité religieuse sur celle de l'état.
L'état doit régler et surveiller la religion.
La société est le résultat d'un pacte.
Aucun pacte n'a de valeur qu'en raison de son utilité.
La rupture du pacte doit occasionner pour le violateur plus de dommage que de profit.
le moyen de conserver le pacte social
c'est l'autorité absolue du souverain
maintenue par la force et par les supplices.
Le but de Sp. en établissant cette théorie du despotisme, c'est surtout de prouver que le droit du souverain comprend l'administration des choses religieuses.
Il ne faut pas voir en lui un ennemi systématique de la liberté.
Entre toutes les formes de gouvernement, c'est la démocratie qu'il croit la meilleure.

La politique de Sp. renferme la même contradiction que sa morale.
Sa morale montre parfaitement quel est l'idéal de la meilleure vie
mais elle ôte à l'homme tous les moyens d'y parvenir;
sa politique contient l'idée d'un gouvernement libre et excellent,
mais dans un gouvernement despotique, elle légitime les derniers excès de la tyrannie et dit aux sujets de courber la tête.
Il n'y a rien de plus sûr pour l'état que de renfermer la religion et la piété tout entière dans l'exercice de la charité et de l'équité.
De permettre du reste à chacun de penser librement et d'exprimer librement sa pensée.

Spinoza 2.

Wszystko co istnieje samo przez się w sobie i co pojmujemy bez pomocy innych pojęć, nazywamy substancyą. W substancyi wyróżnia rozum różne ~~części~~ własności, które stanowią jej istność; ~~własności~~ te nazywamy przymiotami substancyi: te przymioty objawiają się znowu w pewnych określonych i oznaczonych formach, każdą taką formę nazywamy sposobem istnienia substancyi. —

Bóg jest istotą bezwzględnie nieskończoną t.j. substancyą, składającą się z nieskończonej liczby przymiotów nieskończonych. Bliżej przypatrując się substancyi, widzimy że ona nieskończoną jest, obdarzona niezliczonem mnóstwem przymiotów, objawiająca się w niezliczonych formach czyli sposobach istnienia – że dalej tylko jedną być może. Otóż ta jedna, jedyna, koniecznie istniejąca substancya, poza którą nie ma żadnej innej substancyi, będzie Bóg. Bóg więc będzie substancyą ~~koniecznie istniejącą~~, złożoną z niezliczonych przymiotów, z których każdy wyraża bytność wieczną i nieskończoną. Jednakże z tej nieograniczonej liczby przymiotów znamy tylko dwa, myśl i rozciągłość. Wiemy tylko o Bogu, że jest, że jest myślącym, że jest przestrzenią, na tem ogranicza się cała nasza wiedza o Bogu. Ponieważ zaś każdy przymiot bożej substancyi nieskończonym jest, jak ona, i jak ona bezwarunkowym, postawimy trzy twierdzenia:

Bóg jest bezwzględnym ~~istnieniem~~ bytem, czyli co na jedno wychodzi bezwzględną czynnością i wolnością – 2) Bóg jest bezwzględną rozciągłością – 3 Bóg jest bezwzględną myślą. –

Tezom tym zdaniom możemy także nadać formę następną:

Bóg jest rozciągły a jednak bezcielesny; Bóg myśli a jednak bez rozumu; Bóg jest czynny i wolny, a jednak bez woli. –

(~~Rozciągłość~~ Przestrzeń) Boga.

(~~Rozciągłość~~ Przestrzeń) jest przymiotem Boga; rozciągłość bowiem jest nieskończona, a wszystko, co jest nieskończonem, może tylko być Bogiem albo przymiotem Boga. Trzeba jednakże rozróżniać ~~rozciągłość~~ przestrzeń skończoną, która jest cechą ciała od ~~rozciągłości~~ przestrzeni nieskończonej, która sama tylko właściwą jest Bożej istocie. – Bóg jest przestrzenią, nie znaczy, że Bóg jest długi, szeroki, głęboki że ma kształt określony; Bóg nie jest pewną przestrzenią, dającą się dzielić i poruszać, lecz przestrzenią istniejącą w sobie, niezmierzoną, nieruchomą i nierozdzielną. Ciała są tylko zjawiskami, określonemi formami nieograniczonej przestrzeni, znikomemi objawami, treści więcej trwającej i istniejącej. Tą treścią niedostępną jest przestrzeń; jest ona więc nie tylko również niewidzialna, jak ciała w niej się mieszczące, lecz ~~i to~~ daleko więcej od nich niewidzialna. Ta przestrzeń niewidzialna i nieskończona jest objawem Boga ~~Bogiem~~ albo raczej Bogiem samym.

Myśl Boga.

Powiedzieliśmy że Bóg nie tylko ~~myślą~~ bezwzględną przestrzenią lecz że także myślą bezwzględną. Każda myśl jest zwrócona ku przedmiotowi jakiemuś, przedmiotem ~~więc~~ zaś Bożej myśli, jako ~~jest~~ bezwzględnej, może tylko być Bóg czyli substancya. Myśl Boża będzie bezwarunkowo nieograniczoną a przedmiotem jej będzie byt również bezwarunkowo nieograniczony czyli substancya, brana w sobie i dla siebie, bez względu na jej przymioty, albowiem przymioty rozważając substancyą ograniczają takową. Gdy się przypatrzymy rozumowi, okaże się on formą myślenia, zatem określeniem, ograniczeniem myśli – ale każde określenie jest negacyą, a dla negacyi nie ~~może~~ mamy ~~nie~~ miejsca w pełnej bezwzględnej myśli. Stąd myśl Boża nie będzie w niczem podobną do myśli ludzkiej, tak jak przestrzeń Boża nie była podobną do przestrzeni zajętej przez pojedyńcze ciało. Prawda że Bóg uważany jako suma wszego istnienia, myśli bez wątpienia o wszystkich rzeczach, nawet o najmniejszych i najrzadziej znikomych i w tem mógłby

się zdawać podobnym do umysłu ludzkiego, ale uważany sam w sobie, bez względu na sztukę istnienia odeń zależnych, nie myśli jak o sobie i ten akt myślenia nazwiemy myślą bezwzględną. nie będzie dla niej granic rozumu ani zmienności pojęć, lecz będzie pełną w sobie, pojedyńczą i jedną, wieczną i godną swego nieskończonego przedmiotu. Dla tego powiedzieliśmy słusznie, że Bóg jest myślą bezwzględną, ale nie rozumem.

Wolność Boga.

Z istoty Boga wynika: 1) że istnieje. 2) że się rozwija nieskończonym szeregiem nieskończonych przymiotów nieskończenie odmiennych (zmodyfikowanych) Ale każdy rozwój jest czynnością: być przestrzenią znaczy dla Boga to samo, co wydawać ze siebie przestrzeń, być myślą co wydawać ze siebie myśl. Jeżeli zaś Bóg jest bezwzględnym bytem i bezwzględną czynnością, będzie on także bezwzględną wolnością. Albowiem wolność prawdziwa jest czynnością, która nieograniczona przez żadną zewnętrzną przyczynę, ogranicza siebie samą i rozwija się jedynie w skutek konieczności istoty swojej (ponieważ wewnętrzna jej istota koniecznie tego wymaga).

Zwykle nazywają wolnością możność wybierania w pobudkach, czyli możność niespełnienia tego, co czynimy. Jest to złudą: wolność nie polega na możności wybierania, lecz na wolnej konieczności; gdy n.p. uznajemy, że 2×2 = 4 wtedy popełniamy akt wolny: gdyż żadna zewnętrzna przyczyna ~~do tego~~ nie skłania nas do tego, tylko istota naszego myślenia – jest to jednak konieczność.

Powiemy więc że Bóg jest zupełnie wolnym, gdyż rozwój jego czynności wynika jak i całe istnienie jego, jedynie z bezwarunkowej konieczności jego istoty. Wtedy jednakże Bóg nie ma woli, ~~tak~~ dla tych samych przyczyn, dla których nie przypisaliśmy mu rozumu. Wola bowiem jest abstrakcyą i sama przez się niczem, oznacza ~~[illegible]~~ ona tylko szereg aktów woli (volitiones) – ale szereg wol pojedynczych, choćby nieskończony, będzie zawsze tylko szeregiem różnych sposobów istnienia, w jakich przejawia się czynność, nie zaś czynnością samą. Czynność bezwzględna będzie aktem wiecznym i doważnym, pojedyńczym a nie składanym z czynów rozmaitych ~~bo~~ czyn ten bezwzględny odwieczny będzie doskonałym w sobie, wolnym od wszelkich ograniczeń, niepewności, chwiejności, cechujących czynność ludzką.—

Wracając raz jeszcze do trzech zdań na czele ~~zdań~~ pomieszczonych, do trzech orzeczeń o Bogu, powiemy że doskonałość nie ~~jest~~ da się oddzielić od pojęcia Boga, stąd

przestrzeń Boża ~~jako~~ ponieważ doskonała, będzie niepodzielna

myśl Boża, ponieważ doskonała będzie wolną od granic rozumu

wolność Boża ponieważ doskonała, będzie daleką od ułomności woli ludzkiej.

czyli, cośmy wyżej powiedzieli:

Bóg jest przestrzenią, ale nie jest ciałem

Bóg jest myślą, ale nie jest rozumem

Bóg jest wolnym, ale nie ma woli.

Jest to zwięzła treść pierwszej ~~księgi~~ części „etyki"

Udowodniwszy ostatnie twierdzenie zamyka Sp: końcowy ustęp tej części temi słowy: Wytłumaczyłem istotę Boga i jego przymioty.

Rozwój Boga.

Chrześciański dogmat o stworzeniu świata z niczego jak i o nieskończoności istnienia takowego nie zgadza się z filozofią Spinozy: dla niego myśl, jakoby coś powstać mogło z niczego jest niemożną, również i to, żeby świat nie był koniecznym, żeby Bóg mógł istnieć bez niego – bo jego Bóg jest w zupełnie innym znaczeniu niż Bóg chrześciański –

Bóg Spinozy jest przedewszystkiem przyczyną, a jako przyczyna jest

on ciągle czynny – to też świat nie jest dziełem (doczesném) jednorazowego czynu lecz nieciągłym rozwojem wiecznie czynnego pierwiastku, i tak Bóg nie będzie przyczyną przechodnią świata, lecz jego przyczyną wewnętrzną, w nim tkwiącą i przebywającą – omnium rerum causa immanens, non vero transiens.

Pierwsze Wypływy przyrody rodzącej (natura naturans).

Bóg z wszystkiemi przymiotami swemi, z których znamy tylko dwa – myśl i przestrzeń – stanowi tak zwaną „natura naturans" przyrodę rodzącą, która przeciwna jest światu stworzonemu czyli przyrodzie rodzonej. Byt bezwzględny ~~znaczy jest to samo~~ i działanie bezwzględne jedno są; być znaczy dla Boga to samo, co działać, a działać to samo, co wydawać ~~co~~ ze siebie. Otóż Bóg wydaje najprzód ze siebie niezliczone przymioty swoje, z których znamy tylko dwa, myśl i przestrzeń. Wszystkie zaś przymioty razem z Bożym bytem nosimy nazwać Przyrodą rodzącą (naturans naturans) w przeciwieństwie do świata doczesnego, który będzie ~~światem~~ przyrodą rodzoną, natura naturata). Zatakże Byt Boży, obdarzony niezliczonem mnóstwem nieskończonych przymiotów, nie zatrzymał się w rozwoju, gdyż Byt Boży jest bezwzględnem działaniem, które rozwija się bezustannie. Otóż każdy przymiot Boży przybiera najrozmaitsze sposoby istnienia (modi), najróżnorodniejsze formy określone, które wszystkie razem stanowią świat doczesny czyli przyrodę rodzoną. Ponieważ zaś dwa przymioty Boże, przestrzeń i myśl, rozwijają się ~~się~~ obok siebie, zatem i przestrzeń Boża i myśl boża będą miały w świecie swoje sposoby istnienia czyli innemi słowy świat składa się z ciał, z dusz, i z połączenia takowych.

1. Cóż to ciało? Sposób Bożego istnienia, o ile Bóg jest przestrzenią; pojedyncze sposoby bożej istnienia bożej przestrzeni schodzą się. wtedy mówimy, że ciało się rodzi, a gdy się rozchodzą, mówimy że ciało umiera. Ciało (nie może) ~~same~~ przez się odmienić położenia swego, czy w ruchu czy w spoczynku, potrzebuje wpływu zewnętrznego ~~czyli~~ ciała innego, aby już to z ruchu przeszło w stan spoczynku, już to ze spoczynku w ruch. A ciało, które ~~tego~~ sprawiło tę zmianę, same przez się także nic zdziałać nie może, tylko pod wpływem innego ciała, ~~a tak mamy łańcuch nieskończony oddziaływających~~ na siebie ciał ograniczonych, które wszystkie razem objęte Bożą przestrzenią, są tylko różnemi jej sposobami istnienia, różnemi kształtami.

2. Co to dusza? Ale przestrzeń Boża nie sama wypełnia świat, obok niej rozwija się w podobny sposób myśl Boża – ona także ciągnie się nieprzerwanym łańcuchem ograniczonych kształtów, określonych form istnienia, a każdą taką formę, każdy taki określony sposób istnienia nazywamy duszą. Dusza więc będzie sposobem istnienia modyfikacyą Bożej myśli, tak jak ciało było modyfikacyą Bożej przestrzeni. Powiedziano już wyżej przestrzeń i myśl nie są dwie niezależne od siebie substancye lecz tylko dwa przymioty jednej i tej samej substancyi, czyli co na jedno wychodzi, jedna i ta sama rzecz, uważana tylko z dwóch różnych punktów widzenia, i stąd forma przestrzeni i pojęcie tej formy jedno są, wyrażone tylko w sposób dwojaki. Koło istniejące zewnętrznie i pojęcie koła zarówno są w Bogu, ta tylko różnica, że koło zewnętrzne będzie (określeniem) ~~modyfikacyą~~ Bożej przestrzeni, podczas gdy pojęcie tego koła będzie ograniczeniem Bożej myśli. Przykład ten wyjaśnia najlepiej główną myśl Sp.: że formy przestrzeni są w gruncie te same co formy myśli, (ponieważ) ~~że~~ ciało jest tylko przedmiotem myśli a myśl tylko formą, czynem ciała – Powiemy więc, że każdej formie Bożej przestrzeni odpowiada forma myśli Bożej, i że porządek i związek pojęć jest ten sam co związek i porządek rzeczy.

Stąd wynika, że każda rzecz jest ożywioną, albowiem każde ciało jest formą przestrzeni, a każda forma przestrzeni odpowiada (tak) ściśle formie myśli, iż ~~ty~~ obydwie razem wypełnić jedno są.

Cóż więc dusza ludzka? szereg objawów myśli połączony ściśle z szeregiem objawów przestrzeni, czyli innemi słowy, jest to pojęcie ~~po~~ złączone z ciałem; dusza ludzka jest pojęciem ciała ludzkiego.

Człowiek więc będzie tożsamością duszy i ciała – ponieważ zaś Bóg jest i przestrzenią i myślą, których ciało i dusza są tylko doczesnemi objawami; powiemy, że Bóg, o ile jest w pewném, oznaczoném miejscu, będzie

ciałem, a ile myśli o tem ciele tyle o niem, o tyle będzie ciała tego duszą, stąd człowiek będzie ~~wszechwiecznie~~ Bogiem ograniczonym.

Zagadnienie połączenia duszy z ciałem, z którem rozbiła się nauka Dekarta, właściwie nie istnieje dla Sp: gdyż dusza i ciało jedno są, tylko z różnych punktów widziane. Eth. III. 2. schol. Mens et corpus una eademque res est, quae jam sub cogitationis jam sub extensionis attributo concipitur.

Wspomnieliśmy że dusza człowieka jest pojęciem, a raczej szeregiem pojęć; nie jest ona istotą, któraby stanowiła właściwą treść człowieka, jest [illegible] sposobem istnienia, zbiorem pojęć. Dusza ta myśli, ~~czuje~~ t. j. ma rozum, [illegible] ma wolę – ale rozum wszakże i wola są właściwie [illegible] nie abstrakcyą – rzeczywiście istnieją tylko pojedyncze myśli, [illegible] chęci [illegible].

Dusza nasza ludzka pojęciem, a właściwie pojęciem ciała ludzkiego; ponieważ jest pojęciem, pojmuje, zna ona siebie samą, dlatego posiada samowiedzę; ponieważ zaś pojęciem ciała, zna ona ciało, do którego przywiązana. Za pomocą wrażliwości własnego ciała dochodzi ona do znajomości ciał innych; ciała bowiem zewnętrzne nas będące zostawiają po sobie wrażenia w naszem ciele, które trwają dłużej, niż ich obecność i wpływ bezpośredni – ślady te pozostałe po wpływie ciał zewnętrznych wyobraża sobie dusza, stąd władza wyobraźni. Ślady te są między sobą związane pewnym porządkiem, stąd pamięć i associacya pojęć – concatenatio idearum; –

Samowiedza, wrażenia zmysłowe, wyobraźnia, pamięć, associacya pojęć, wszystko to razem ~~twory~~ stanowi najniższą część ludzkiej umysłowości która jest dzielnicą niepewnych doświadczeń, ciemnych i mętnych pojęć. Stąd nie mamy żadnego jasnego pojęcia ani o duszy ani o ciele naszem ani o przedmiotach świata zewnętrznego. Ale z tej krainy niedokładnych pojęć zmysłowych możemy się podnieść do wyższych sfer, następującym sposobem: każde wrażenie zmysłowe, każde pojęcie zmysłowe ciała jakiego mieści już w sobie pojęcie przestrzeni; to samo pojęcie będzie także pojęciem siebie samego, stąd i pojęcie myśli w niem się znajduje – stąd powiemy, że w każdym pojęciu najniedokładniejszem, najniższej zmysłowości, mieści się pojęcie przestrzeni i ~~...~~ myśli, czyli także pojęcie substancyi = Boga – stąd od najniższych pojęć możemy się wznieść przez energię ducha do najwyższych, od niepewnych mniemań do prawdziwej wiedzy. – możemy pierwszą nazwać ~~intuicyą~~ ~~kontemplacyą~~ percepcyą zmysłową a drugą ~~kontemplacyą~~ intuicyą ~~duchową~~ umysłową; otóż zasadnicza między niemi różnica. W obrębie percepcyi dusza jest przedewszystkiem bierną, w obrębie intuicyi czynną – w pierwszej dusza ~~...~~ zmuszoną do percepcyi przedmiotu wpływem zewnętrznym, biegiem przypadkowym rzeczy zewnętrznych, w drugiej dusza skłania siebie samą do poszukiwania wiedzy – ponieważ zaś czynność jest główną cechą wolności, powiemy że dusza niewolniczą jest w obrębie zmysłowych percepcyi, wolna zaś w dziedzinie pojęć.

Przypatrzmy się jeszcze dłużej dwom rodzajom wiedzy: Percepcya zmysłowa daje nam ciało, ciało jest formą przestrzeni, oznaczoną przez inne formy tejże przestrzeni, które znowu są określone przez inne [illegible] nieskończoności – wcale zaś sama percepcya: forma myśli ~~...~~ określona przez inne formy tejże myśli [illegible] nieskończoności – stąd zamieszanie i niewyraźność percepcyi, [illegible] [illegible] [illegible] –

Przedmioty zaś umysłowej intuicyi zupełnie inne – jej przedmiotami są myśl bezwzględna, przestrzeń bezwzględna, substancya [illegible], doskonałość wszystkie te przedmioty, pojedyncze, niezmienne [illegible] od wieków, każdy w sobie, każdy może być objętym samym przez się, bez żadnej pośredniczącej innych przedmiotów pomocy. Stąd przedmioty te wiedzy także jasne, a jasność ta wymaga bezustannie czynności duchowej, doskonałości, stąd nasze wrażenie prawdziwe

Spinoza 3.

Czem to więc błąd? Nie może to być forma bytu w bożej substancji, ani też nie może on istnieć po za Bogiem, gdyż wszystko, cokolwiek jest i cokolwiek pojmujemy, zawsze w Bogu jest. Błąd nie jest więc ani negatywnym, ani dodatnim. Zasadza się on na niedokładnej wiedzy jaką mamy o przedmiotach zewnętrznych i dla tego gnieździ on w pierwszym rodzaju wiedzy i w mętnych percepcjach. Do pojęć jasnych nie może on się nigdy wśliznąć; albowiem ten, który ~~ma~~ posiada pojęcie prawdziwe, wie zarazem o tem, że takowe posiada i nie może powątpiewać o jego prawdziwości. —

Dusza ludzka powinna być rozważaną z dwóch punktów, ponieważ ona zostaje w dwóch różnych od siebie stosunkach, raz w związku z światem i doczesnością, drugi raz z Bogiem i wiecznością. Także będzie ona raz odwiecznym sposobem istnienia myśli Bożej, drugi raz pojęciem doczesnego ciała — jako odwieczna forma bożej myśli będzie ona niejako Bogiem, towarzyszącym jemu w nieskończoném bogactwie bytu swego i jako pojęcie ciała będzie ona także Bogiem; ale uchwyconym niejako w pewnym oznaczonym punkcie swego rozwoju.

Wszystkie błędy i nieszczęścia pochodzą od ograniczonego ja, od osobowości — pod pewnym względem Bóg im nie podpada, albowiem w sobie trwając, jest on myślą doskonałą i prawdziwą — pod innym jednak względem nie jest on wyjętym z pod granic indywidualności gdyż każde ja, każda dusza odrębna jest cząstką i formą bożego życia. —

O afektach.

Jednostka jest formą określoną bytu bezwzględnego — byt bezwzględny równa się rzeczywistości bezwzględnej. Każda więc jednostka o ile ma udział w bycie bezwzględnym czyli o ile istnieje o tyle jest rzeczywistą. Jednostka zaś nie mieści nic w sobie, coby ją rozkładało albo niszczyło w rozwoju; ponieważ więc z istoty swojej rzeczywistą jest, ponieważ dalej nie zawiera nic w sobie, coby przeszkadzało tej rzeczywistości, wynika że każda jednostka stara się z wszystkiemi siłami o ~~[illegible]~~ zachowanie stanu bytu, w którym się znajduje — to usiłowanie jest jej istotnością rzeczywistą. Człowiek jak każda jednostka stara się o zachowanie swojej istności — usiłowanie to nie dozna od ~~[illegible]~~ istoty jego żadnej przeszkody — Usiłowanie to ani ~~pobudzane~~ będące ~~[illegible]~~ ani duszy ani ciała przymiotem wyłącznym, lecz należące do całego człowieka nazywamy ~~pragnieniem~~ żądzą — appetitus — ponieważ jednak dusza obdarzona jest samowiedzą czyli przeświadczoną o własnem jestestwie, więc jest i przeświadczoną o pragnieniu trwania na dal w swym przyjętym stanie. Mówimy że ona chce, że pragnie — Pragnienie więc czyli wola nie będzie niczem innem jak żądzą, odniesioną do duszy samej i obdarzoną samowiedzą.

Ile razy dusza doznaje wpływu przedmiotów zewnętrznych, dwa ~~[illegible]~~ mogą się zdarzyć przypadki: albo wpływ ten sprzyja władzy myślenia albo jej przeszkadza. W pierwszym razie doskonałość czyli istota duszy się zwiększa w drugim się zmniejsza. Pragnienie więc duszy aby pozostać w swym stanie, w pierwszym razie bywa zadowolonym, w drugim razie doznaje przeszkody —

Pragnienie duszy zaspokojone nazywamy radością; to samo pragnienie albo wcale nie albo niedokładnie zaspokojone, nazywa się smutkiem; radość więc będzie afektem, przez który dusza dochodzi do większej doskonałości, a smutek będzie afektem, przez który zaś dusza zniża się do mniejszej doskonałości.

Z trzech tych afektów (z pierwotnej żądzy, radości i smutku) wyprowadza Sp: wszystkie inne —

Jeżeli dodamy do radości lub smutku pojęcie przyczyny, które je wywołały, mamy miłość lub nienawiść — Ale miłość jest więcej niż radość, której przyczyna nam znana — Sp: to uznaje, a radością tylko więc ów pierwszy

afekt, żądzę użytkowania w swoim stanie – miłość moja będzie nadzieją dążeniem do znanego sam przedmiotu.

W podobny sposób przechodzi wszystkie inne afekta: nadzieja jest dla niego radością niepewną; rodzącą się z obrazu przyszłej lub przeszłej rzeczy, której czy to przybycie czy powrót dla nas jest niepewnym. Tak samo bojaźń jest smutkiem niepewnym, pochodzącym także od rzeczy niepewnej. Jeżeli z źródła tych afektów usuwamy wspólną im wszystkim niepewność – wtedy nadzieja stanie się pewnością a bojaźń rozpaczą.

Radość i smutek mogą się znowu w różnych stopniach połączyć z miłością i nienawiścią, powstaną wtedy liczne nowe kombinacje n.p. zazdrość jest nienawiścią o ile usposabia człowieka do cieszenia się z drugiego nieszczęścia a smucenia się z tegoż szczęścia... Nie pójdziemy dalej w anatomii serca, jaką rozkłada przed nami Sp: przykłady przytoczone wystarczą żeby uzmysłowić jego sposób wodzenia i jego metodę.

Przechodzimy do innych kwestyi.

O przeznaczeniu człowieka w porządku moralnym

Sp: powiedział gdzieś, że dusza ludzka jest duchowym automatem automat ten porusza się przez tkwiącą – wyłączną siłę jej: pragnienie jest wewnętrzną treścią i istotnością duszy, radość i smutek jest powiększaniem lub zmniejszeniem jej jestestwa przez wpływ przyczyn zewnętrznych. Dusza więc nie należy do siebie lecz do przyrody, ona nie tworzy przeznaczenia swego, lecz się jemu poddaje.. Cóż więc powie Sp: o wolności woli i o porządku moralnym – zapytajmy jednej i drugiej.

Co następuje, w całej tylko części z IV ks: de sensitate humana, po większej części z poprzednich. –

1) O wolności woli

Bóg sam tylko jest koniecznym: jego konieczność jest wieczna, bezwzględna, sama sobie równa. Rzeczy skończone, chociaż wynikają koniecznie z istoty bożej, mogą tylko istnieć w sposób ograniczony, przywiązany do następstwa czasu. Człowiek jest formą myśli odpowiadającą formie przestrzeni, stąd dusza pozostaje w jak najściślejszym związku z ciałem. Doskonałość ciała warunkuje doskonałość duszy, przedewszystkiem prawa jej do nieśmiertelności – do im większej liczby czynów ciało jakie zdatnem jest, tem większy udział mieć będzie w nieśmiertelności dusza z niem związana. Jeżeli stan duszy danym jest, danym jest także odpowiadający mu stan duszy x. Od czegóż zależy dzielność i wrażenie ciała? w części bez wątpienia od wrodzonej mu zręczności ale w daleko większej od czynności ciał innych. Tak samo siła i wzrost afektu, namiętności duszy nie zależy od siły z jaką ona stara się utrzymać w afekcie lecz od stosunku, zachodzącego między jej własną siłą a siłą przyczyn zewnętrznych – stąd nie można afektowi ani przeszkodzić ani go zniszczyć, chyba za pomocą innego, przeciwnego i silniejszego afektu. Stąd za prawdziwa znajomość złego i dobrego, o ile jest prawdziwą, nie może przeszkodzić wzmaganiu się żadnego afektu, chyba że ta znajomość sama stanie się namiętnością, wtedy jedna namiętność może zająć miejsce drugiej.

x To samo co w ciele będzie ślepą siłą, niedocieczonem wrażeniem, to samo będzie w duszy pragnieniem, namiętnością przeważającą.

Zastanówmyż się więc nad istotą Boga; nad sposobem jego rozwoju, nad związkiem ciał między sobą i ciała z duszą, widzimy że wszystko jest koniecznem, wszystko odbywa się odwiecznym nieodmiennym porządkiem, że wolność decyzyi jest marzeniem

zarówno w Bogu jak w człowieku. Większość ludzi sprzeciwia się wierzyć w tę naukę, ale dla tego że nie mają pojęcia prawdziwych, z których rodzą się ich pojęcia; dlatego dusza odbywa się według tego samego niezbłaganego prawa, które prowadzimy tworzenie się pojęć – co pani, której myśla, że może mówić, milczeć, czynić, jak się podoba, rodzi się w głowie błędnie. –

Grzech zarówno i złe nie są niczem dodatniem, dla tego nie należą one do istoty Boga, one istnieją tylko dla naszego umysłu.

Człowiek dobry jest nieskończenie doskonalszym od złego, ale nie wolno jednego przyrównywać do drugiego, ~~dla~~ każdy z nich jest takim, jakim jest, stósownie do swojej wewnętrznej istoty – jeden i drugi narzędziem w ręku Boga, ta tylko różnica, że zły, nie znając Boga, jest narzędziem woli jego, choć nie wie o tem, i służy wbrew Boga, tak ślepo, ~~[illegible]~~ aż się nie przejdzie; dobry zaś służy Bogu, wiedząc o tem, że służy, dla tego rośnie on w doskonałości.

2. <u>Złe i dobre.</u>

Jeżeli przedmiot jaki łatwo się daje wyobrażać, nazywamy go pięknym, harmonijnym, układnym, jeżeli go ~~przed~~ wyobrażamy sobie z trudnością, mówimy że brzydki, niezgodny w sobie, pełen nieporządku, nie trzeba zaś bynajmniej myśleć, jakoby przedmiot ten był ułomnym, niedołężnym, albowiem tylko to należy do istoty przedmiotu co koniecznie wynika z przyczyny, jaka go wywołała, stąd przedmiot ten, jako konieczny ~~przedmiot~~ wynik ~~[illegible]~~ mieści w sobie wszystko czego mu potrzeba, dla tego nie ma ani dobrych ani złych przedmiotów. II. Ks.

W każdym jednak razie odróżniamy rzeczy które dla nas lepsze za dobremi, od takich które dla nas są złemi. Dobrem zaś dla nas jest to, co dla nas jest korzystnem, a złem to, co nam szkodzi. Otóż korzystnem nazywamy, co nam sprawia przyjemność, radość, a szkodliwem to, co nas zasmuca. Pojęcie więc dobrego posiadające charakter względności, który [illegible] – przeciwnie zamienia się w pojęcie korzyści, a pojęcie korzyści zamienia się w pojęcie przyjemności.

Dobre i złe są więc pojęciami względnemi [illegible], tak jak pojęcie [illegible] i [illegible].

Człowiek i życie [illegible] prawo [illegible], co [illegible] przyjemność, [illegible] się [illegible].

Żądać jest chcieć, chcieć jest działać, granicą zaś działania będzie potęga, siła działającego, która jest jego prawem.

Nierozsądny człowiek wcale nie jest obowiązanym żyć według przepisów zdrowego rozsądku, tak jak od kota żądać nie można aby żył według praw natury lwiej. Skąd wynika, że zgoda tylko o tyle obowiązuje, o ile dla nas jest korzystną. –

To są konsekwencye panteizmu, ale to nie ostatnie słowo Spinozy – po księdze, która poświęcona jest niewoli człowieka następuje inna, w której on wskazuje [illegible] – po usprawiedliwieniu wszystkich złych skłonności i występków nawet żąda od nas byśmy kochali Boga i bliźnich, byśmy wiedli życie czyste i nieskalane – kontradykcya.

IV. kś.

3. Miłości Boga.

Wszystkie pragnienia dają się sprowadzić do jednego, pierwotnego, które stanowi niejako treść i istotę człowieka: jest niem pragnienie pozostania we swel jestestwem. Na tem polega życie całe – ale jakież [drogiej/szczęśliwszej] będzie dla człowieka najdoskonalszem? Prawem jakiem człowiek się kieruje w życiu, jest zachowanie własnego jestestwa; dwie drogi go wiodą do tego celu – albo ślepa, więc żądza, albo pragnienie, miarkowane rozumem.

Żądza będąc niewolnicą zmysłów i wyobraźni, zmierza tylko do chwilowej rozkoszy; rozum wznosi się nad przelotność, a ponieważ pojmuje wszystko pod formą wieczności, wytęża on również silnie na dalsze [przy]szłe ~~korzyści~~ rozkoszy przyszłych jak obecnych. Rozum sprawia miłość rzeczy wiecznych, których posiadanie daje szczęśliwość niezmierną ~~niezmącona~~, jakiej doczesność dać nie może. Życie więc najdoskonalsze będzie życie najrozumniejsze. Życie najrozumniejsze będzie zarazem najwięcej wolnem.

Pod pewnem żadnym kieruje się człowiek pojęciami niedokładnemi, swą mętną percepcyą – czyny stąd wynikające nie mogą być rozumnemi gdyż źródło mieści się w stadyum działania, a władza ta zależna od jasności pojęć. Im więcej dusza myśli, tem więcej ona jest – to znaczy, tem doskonalsza ona i szczęśliwsza. Życie więc najswobodniejsze i najrozumniejsze będzie życiem duszy, mającej najwięcej pojęć jasnych – czyli która ~~to~~ najlepiej i siebie zna i przedmioty świata.

Ale te tylko pojęcia będą jasnemi, których pierwsze ogniwo łączy sprost. z Bogiem, czyli które obejmujemy i widzimy w Bogu. Tylko te pojęcia będą dokładnemi – tak samo wszystkie pragnienia nasze powinniśmy przyprzeć do jednego do pragnienia, abyśmy posiedli wiedzę Boga – to znaczy kochać Boga i żyć w Bogu.

Życie zaś w Bogu będzie najlepszem i najdoskonalszem, ponieważ ono najrozumniejsze, najswobodniejsze, najszczęśliwsze, najtrwalsze ponieważ więcej nam daje niezależności od wielkiego innego życia i ~~doskonalej~~ [dłuższej] zaspakaja pierwotne pragnienie naszej istoty. Przeciwnie ~~…~~ się ten pragnieniu zachowania własnego jestestwa. –

powiększ. części V. 4. O nieśmiertelności duszy:

Dusza ludzka jest pojęciem a jako takie odwieczna formą Bożej myśli; tak uważana nie podpada ona pod prawa doczesności, pozostaje również niezmienną na zawsze, jak Bóg, w którym tkwi od wieków. – Ale z istoty Bożej wynika, aby każda dusza spadła z jasnej krainy życia odwiecznego do ciemności ziemskiego życia. Dusza więc o ile przybiera istnienie ciała, ginie.

~~Życie~~ Zmysły, pamięć, wyobraźnia, owe władze bierne, zastosowane do bytu zmiennego, po sobie następującego, giną zarem z ciałem, ale rozum zostaje, on od samych początków życia doczesnego dawał nam poznać rzeczy pod formą wieczności.

Do większej części trakt. theol: polit: O przeznaczeniu człowieka w porządku religijnym i politycznym.

Cała religia Sp: zamyka się w jednem zdaniu: Kochaj ~~siebie~~ Boga i Twego bliźniego.

Życie najrozumniejsze będzie zarazem najwięcej religijne – rozum bowiem głównie przyczynia nam zachowanie i pomnożenie własnego jestestwa; jestestwo nasze zasadza się na myśli a pierwiastkiem myśli jest pojęcie Boga. Najwyższym więc majątkiem życia rozumnego będzie znajomość Boga. Ale trudno znać Boga a nie kochać go. Znajomość Boga jest bowiem najdoskonalszym aktem myśli ludzkiej, jest to jej rozwój najbogatszy i najzupełniejszy. Stąd znajomość Boga sprawia nam rozkosz czystą i nagłą. Bóg więc jako niewyczerpane źródło tej ~~…~~ nagłej rozkoszy, powinien stać się koniecznie dla duszy naszej przedmiotem miłości ciągle odradzającej i ciągle zadowolnionej.

Dusza więc rozumna, dusza prawdziwego mędrca jest ~~…~~ istotnie dusza religijna, oddana Boga przez wiedzę i miłość, wzrastająca z tego poznania doskonałości i szczęśliwości".

Spinoza 4.

Ale znajduje także miłość bliźniego; jest to bowiem przyrodzonem istocie naszej prawem, że miłość naszą wzmaga, gdy ją inni z nami podzielają, stąd i dusza nasza starać się będzie, aby jak największa liczba dusz innych podzielało to samo uczucie miłości. Wynika stąd, że to samo dobro, jakie człowiek cnotliwy sobie samemu życzy, także innym życzyć go będzie i to tem silniej, im dokładniej będzie znał Boga. Tak więc miłość Boga staje się zarazem ~~pewnikiem~~ zasadą moralności, religii i społeczeństwa — celem jej, żeby połączyć wszystkich ludzi w jedną familię a wszystkie dusze zlać w jedną duszę współczującą jednej miłości. —

Spinoza daje nam wzór pewnej ogólnej, że tak się wyrażę religii a upatrując przyczynę wielkich klęsk i wojen domowych w wielorakich religii, aby ochraniać państwo, uważa za stosowne, aby państwo czuwało nad religią i nią dozorowało.

Państwo zaś samo jest wynikiem ugody: ugoda tylko o tyle ~~ma~~ ~~wartość~~ dotrzymaną, o ile jest korzyścią — żeby więc przeszkodzić zerwaniu ugody, powinno stąd dla zrywającego wynikać więcej szkody niż korzyści. Środkiem zachowania ugody społecznej jest władza nieograniczona ~~władzy~~ panującego, popierana siłą i karami



